

HAGAR PEETERS

Malva

roman traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Sandrine Maufroy et Philippe Noble

ACTES SUD

*Crénom, mon père à moi, toujours au premier rang
dès qu'il fallait combattre l'injustice.*

*Il était camarade-voyageur, compagnon de mouvement
sur les vagues de l'Histoire, il les décrivait
d'une main ferme, pugnace à l'épreuve des balles
il se risquait dans les brumes des villes du lointain,
bien loin des chemise et brassière
que dut trousser ma mère
pour accoucher de moi.*

*Nom d'un petit bonhomme mon père, de qui j'étais
si fière
que je voulais marcher sur ses pas,
petit bonhomme de chemin, compagnon de route ;
même sur ses genoux hop là je voyageais
à dos de chameau dans le désert avec la caravane
bien loin de celle qui tant d'années après
continuait de gémir dans sa chambre à coucher
où l'on ne devait fermer l'œil ni s'ouvrir au jour,
à l'air du large, à la terre étrangère
ni au visage paternel pour se flétrir plus encore
que par mon dés-étanchement,*

*mais mon père, ay ay compañero, il était au Chili,
au Nicaragua, en vapeur sur l'océan,
au mitard bolivien avec barbe, poignard et bolivar,
trouvant le monde trop petit pour lui
et seule elle fit s'éclorre une vie toute neuve.*

*Les traces de mes pas fondent dans la neige.
Elles prennent la forme d'un animal involontaire
et disparaissent à mi-chemin sans crier gare.*

Je m'appelle Malva Marina Trinidad del Carmen Reyes, pour mes amis d'ici, Malvette ; Malva pour tous les autres. À titre d'autojustification, je puis avancer que ce n'est évidemment pas moi qui ai trouvé ce nom. C'est mon père qui l'a fait. Tu le connais bien sûr, le grand poète. De même qu'il donnait des titres à ses poèmes et à ses recueils, de même il m'a donné un nom. Mais jamais il ne l'a cité en public. Ma vie éternelle a commencé après ma mort en 1943 à Gouda. Mon enterrement a réuni une poignée de gens. Rien à voir avec celui de mon père, trente ans plus tard à Santiago du Chili.

D'une façon qui en eût remontré à Socrate, mon père s'est éteint à l'hôpital Santa Maria de Santiago quand on eut étouffé en lui la crise d'hystérie qui l'avait pris devant le récit d'exactions indignes de la nature humaine, exactions si nombreuses que lui, qui avait toujours su rester aimable et calme, et garder la tête froide dans les circonstances les plus effroyables, avait soudain éclaté en philippiques et cris de désespoir, en un mot : s'était mis à hurler comme un possédé, mais déjà arrivait le médecin en blouse blanche qui allait l'apaiser par une injection

sédative, et le doux sommeil dans lequel il s'était ensuite laissé glisser allait décrire une interminable embardée et se muer en un toboggan sans fin, et ainsi mon père percevait-il au bas-ventre la sensation d'entamer une merveilleuse descente, alors qu'en réalité, il était justement en train de s'élever jusqu'aux contrées de l'au-delà, où je ne suis pas près de le rencontrer mais où il doit se trouver sans aucun doute, car l'au-delà, c'est grand, et de surcroît, il était on ne peut plus mort, ce que les médecins ont constaté le lendemain d'une voix unanime en se fondant sur l'arrêt de son pouls et le fait incontestable que ses yeux demeuraient clos et que plus rien, mais alors plus rien du tout, ne remuait chez lui ; pas un souffle de vent ne parcourait ses membres, raidis et gelés comme si une éclipse de soleil et le cœur de l'hiver s'étaient donné le mot pour tomber juste au même moment.

J'ai prolongé intentionnellement cette phrase pour donner à mon père, en la faisant durer, le temps de quitter la vie et d'entrer dans la mort en toute tranquillité.

La grande perdante, c'était sa veuve, Matilde Urrutia. Elle s'inclinait devant le mort, lui baisait les mains, cherchait à tâtons sur le sol, à côté du lit, le stylo qu'il avait laissé échapper, et qu'elle a fini par trouver en se mettant à quatre pattes et en tendant les bras sous la couche, après quoi elle a demandé en maugréant à l'infirmière de lui prêter un balai pour tirer l'objet vers elle, se l'est glissé derrière l'oreille droite sous une mèche de cheveux à la chute nonchalante, elle, l'espiègle, l'incorrigible Patoja, et s'est promis d'employer cette plume pour achever les Mémoires du poète et plus tard

consigner ses propres souvenirs de leurs années de vie commune.

À mi-chemin de son long voyage vers le royaume des morts, j'ai décidé d'accompagner mon père, empêtré dans sa rigidité. J'ai pris la main avec laquelle il avait écrit à peu près toute sa vie et ainsi avons-nous plané un moment au-dessus des toits encore fumants de Santiago. Le palais présidentiel, le parc, le stade, le fleuve Mapocho et les bidonvilles où vivaient les ouvriers, tout cela s'étendait loin en dessous de nous. Mon père voyait non seulement ses amis mourir sous la torture, mais aussi, dans les profondeurs, s'avancer le cortège funèbre qui l'accompagnait à son ultime demeure de pierre et qui s'écoulait dans les rues comme une humaine et vivante ramification du Mapocho, tandis que les eaux de celui-ci charriaient d'innombrables cadavres.

De très loin, nous entendions monter de ce côté-là des slogans, *L'Internationale*, le cri de ralliement des jeunesses communistes et, à demi dispersé par le vent mais encore tout juste audible : “*¡Comarada Pablo Neruda! ¡Presente! ¡Ahora y siempre!*”

Et partout nous voyions s'élever, montant des bâtiments, et du stade, et des champs, et du port, des ombres qui, comme nous, gagnaient l'espace vide du ciel.

Au demeurant je ne crois pas que mon père m'ait remarquée à ses côtés, bien que je n'aie pas cessé de lui tenir la main. Il continuait à regarder vers la terre, comme s'il s'efforçait de graver dans son esprit la tragédie humaine dont tous les actes étaient en train de se jouer là-bas. Maintenant et toujours. Le vent, attribut de son rêve enfiévré, semblait avoir plus de prise sur lui que sur moi ; il montait plus

vite dans les airs. Alors j'ai fini par le lâcher, le suivant des yeux encore un moment jusqu'à ce qu'il ait disparu de mon champ visuel.

Nulle part je n'ai vu Federico, ni Salvador, Miguel ou Víctor. Aucun membre de cette exubérante coterie qui toujours et partout l'avait entouré, sans cesse grossissant, jamais se raréfiant, englobant peu à peu des continents entiers, voire enfin la planète elle-même, pas même un de ses plus fidèles lecteurs ne s'était dérangé à titre posthume pour assister à la translation de mon père vers l'au-delà. Je n'arrêtais pas de me demander pourquoi, de tous les morts qui l'avaient connu, c'était justement moi qui étais admise à lui faire cortège.

À présent je comprends que c'était pour pouvoir t'en faire le récit.

J'en étais encore à m'étonner de cette marée humaine qui, ce 25 septembre 1973 à Santiago du Chili, surgissait des moindres recoins pour se joindre au cortège funèbre de mon père, lorsque j'ai soudain aperçu ton propre père, là-bas dans les profondeurs au-dessous de moi. Tu ne vas peut-être pas me croire, mais je t'assure, Hagar : il était bien là, ce grand échalas de Hollandais, au milieu de cette meute de vivants qui ne cessait d'enfler, qui ne comptait au début que quelques centaines de personnes pour finir par regrouper des milliers d'âmes. Sinon, pourquoi t'aurais-je choisie entre toutes pour te raconter mon histoire ? Il était sur le qui-vive. Il avait ouvert son calepin, il ordonnait à sa plume de tout noter, mais ce faisant, il prenait bien garde de ne pas se laisser repérer par les *carabineros* présents partout, qui scrutaient la foule d'un œil soupçonneux.

Ce qu'il a noté ce jour-là a été conservé, dans ce langage codé personnel d'une naïveté touchante qu'il employait dans l'espoir de se tirer d'affaire si d'aventure il était arrêté, comme cela lui était arrivé une fois en Bolivie. Quelques années plus tôt, sous la dictature d'Ovando, il avait dû croupir trois semaines dans les prisons de La Paz et d'Oruro en raison de ses contacts supposés avec les guérilleros. De mes hauteurs célestes, je me suis penchée sur les hiéroglyphes que ton père était en train de tracer sur le papier, là-bas au Chili, et que j'ai lus immédiatement à livre ouvert.

Après avoir laissé les mots qu'il avait écrits se décanter dans mon esprit, j'ai quitté ton père pour continuer à planer de mon côté, suivant le cortège des funérailles qui se déroulait sous moi, comme un condor suit une colonne de lapins. J'ai revu Matilde, la Patoja, qui marchait sur ses pattes courtaudes : courageuse, décidée, et sur le point de s'immerger dans un deuil profond qui commençait à s'infiltrer goutte à goutte dans son âme, comme les éternelles pluies du Sud dans sa pauvre maison paternelle de Chillán, par les trous du toit de zinc.

;

Il faut dire que la Patoja, ainsi que mon père sur-nommait tendrement la dernière de ses trois épouses, ce qui en chilien signifie "Courte-sur-pattes", même s'il aimait tout autant l'appeler "Frisette" ou "Méli-Mélo", était loin d'être tombée sur la tête ! Chez elle, cet "entremêlement" affectait uniquement la coiffure et non les méninges, comme chez moi. L'état des cheveux étant une chose variable, indépendante

de la tête elle-même, leur désordre ne constituait pas un défaut ; au contraire, cela attendrissait mon père. Le matin au réveil (je me tenais, ombre ténue, dans une niche, témoin voyeur de leur bonheur), lorsqu'il lui demandait : "Patoja, espèce de paresseuse, tu vas dormir encore longtemps ?", ces mèches en tire-bouchon cuivrées auraient pu passer pour les brins de paille et les brindilles avec lesquelles il arrangeait leur nid d'amour. Il était tellement occupé à caresser, à enrouler sur ses doigts, à entortiller en formes extravagantes et à peloter les boucles de cette femme que son manège aurait pu arracher à un moine médiéval la fameuse exclamation : "Tous les oiseaux ont commencé leur nid, sauf toi et moi. Qu'attendons-nous ?" Il ne servait d'ailleurs à rien d'attendre, car mon père et Matilde n'ont jamais eu d'enfant ensemble. L'unique descendance que mon père ait jamais engendrée, c'est moi.

Si mon père avait tant aimé la Patoja, c'était évidemment pour les tons de cuivre de sa tignasse, or le cuivre est l'une des productions nationales du Chili et mon père adorait le Chili. Il entretenait une relation d'amour-haine avec ce métal, parce qu'il était entre les mains de l'Anaconda Copper Mining Company, qui enfouissait dans ses poches américaines le moindre sou que lui rapportait la vente du précieux métal. De ce fait, le pauvre Chili n'empochait pas un seul de ces mêmes sous couleur de cuivre, mais demeurait aussi sec que la terre aride de ses déserts septentrionaux. C'est la nationalisation de ces matières premières ultra-chiliennes confisquées par de grands groupes étrangers, telle que le nouveau gouvernement venait justement de l'entreprendre avec beaucoup de volontarisme,

qui avait déclenché le coup d'État. Soutenues par les États-Unis qui redoutaient un nouveau Cuba, ces multinationales avaient contribué à mettre en selle le perfide général et là-dessus, la junte avait acculé au suicide le président socialiste démocratiquement élu, Salvador Allende, ce qui avait causé la mort de mon père – directement ou indirectement, je n'entrerai pas ici dans ces détails. La relation d'amour-haine qu'il entretenait avec le noble métal n'entachait toutefois en rien la pureté de son amour pour Matilde.

Sa première épouse, ma mère, était une étrange étrangère, une Hollandaise de Batavia ; la deuxième, l'intrépide Delia, était déjà moins exotique pour mon père, puisqu'elle venait d'Argentine ; et pour finir il avait donc mis le grappin sur cette troisième compagne, qui présentait l'avantage d'être aussi familière que lui du froid, de la pauvreté et des pluies incessantes des campagnes méridionales du Chili.

Il faut croire qu'elle lui plaisait avec son flamboiement cuivré et patriotique, car il l'avait tenue enserrée en son accolade jusqu'à ce que la mort y plante son clou noir. Et à présent, elle craignait que la mort à laquelle le sommeil de mon père avait abouti tout en douceur n'ait pas été naturelle. Oh, pas la moindre éclaboussure de sang, pas la moindre goutte versée ! Cette mort était parfaite, parfaitement *clean* ; elle ne laissait pas de traces malpropres, veillait à ce que ses doigts demeurent impeccables, de façon à ne fournir aucune preuve d'intention malveillante. L'injection de sédatifs, qui avait été administrée à mon père avec un professionnalisme irréprochable par un médecin en blouse blanche, pouvait très bien contenir du poison et par

conséquent ma comparaison entre la mort de mon père et celle du philosophe Socrate, forcé de boire la ciguë pour avoir, disait-on, dressé la jeunesse contre le gouvernement avec ses discours insolents mais par trop crédibles, était moins tirée par les cheveux qu'on n'aurait pu le croire de prime abord. Mon père aussi, on l'avait peut-être assassiné parce qu'il aurait dressé les jeunes, et les adultes aussi d'ailleurs, contre le gouvernement.

Même si ce n'était pas un vrai poison, comme les exhumeurs et les analystes des restes de mon père croiront pouvoir l'affirmer à une autre époque, alors c'était sans doute le venin de l'époque et des événements qui avait tout de même, inopinément, emporté mon père, ce géant poétique atteint d'un cancer de la prostate.

Cela se passait sous la dictature du général Augusto Pinochet, qui avait imposé dans les années 1970 et 1980 un régime de terreur au Chili, transformant une partie de la population en assassins et l'autre en martyrs avec l'aisance d'un dinandier ou d'un dieu qui, dans le feu de l'action, façonne ses figurines de cuivre pour leur donner différentes formes.

Désormais misérablement seule au monde, la Patoja, la veuve de mon père, gardienne infatigable de ses rêves et de sa stature, aura conscience d'être après son décès la sainte patronne de son héritage spirituel. C'est elle qui transmettra ses écrits à la postérité. Les intellectuels anciens amis de mon père lui abandonneront cette tâche d'un cœur d'autant plus léger que, sous le nouveau régime, ils seront tentés de prendre tout à coup leurs distances vis-à-vis de ce vieux communiste de Neruda, tandis que moi – l'unique fruit de chair et de sang de mon

géniteur mais entre-temps changée en ombre – j’assisterai impuissante à la prise de pouvoir progressive de la veuve sur les pages qu’il a laissées, à sa façon d’y imprimer son sceau de vernis à ongles cramoisi et de parfums douceâtres ; d’escamoter ou de noircir celles qui l’avaient précédée ou suivie dans le désir passionné de mon père, d’estomper les liaisons qu’il avait entretenues derrière son dos et qui avaient été révélées depuis, et de porter aux nues, en hyperboles cosmiques, le grand amour qui les avait liés, elle et mon père.

Cet amour, elle le porte même à des hauteurs que les morts ne peuvent pas atteindre. C’est une chose que je sais en ma qualité de morte, et que j’écris en ma qualité de fille privée d’amour paternel. En ma qualité d’omnisciente, je dirai que Matilde Urrutia s’acquittera de sa tâche d’éditrice clandestine des Mémoires de mon père avec compétence, bien que pas une seule lettre ne m’y mentionne. Pardonne-moi, s’il te plaît, ces deux versants de ma personne ; cela reste une source de confusion que d’être à la fois une morte oubliée et une survivante omnisciente.

Au fait, je t’écris tout cela avec le stylo de mon père. Comment j’en suis entrée en possession, je te le raconterai plus tard.